

Supplément au SOP n° 304, janvier 2006

**MÈRE MARIE :
UNE THÉOLOGIE DE LA VIE**

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Exposé de Tatiana VICTOROFF,
maître de conférences en littérature comparée
à l'université de Strasbourg,
prononcé dans le cadre de la catéchèse pour adultes
de la paroisse Saint-Jean-le-Théologien

(Meudon, Hauts-de-Seine, 18 décembre 2005)

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être cités avec l'indication de la source : SOP. Par contre, aucun texte ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit, sans l'accord expresse de la rédaction. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 304.A

MÈRE MARIE : UNE THÉOLOGIE DE LA VIE

Élisabeth Kouzmina-Karavaeva, la future mère Marie, est née en Russie, à Anapa, sur la mer Noire, en 1891. Une partie de sa jeunesse se déroule à Saint-Pétersbourg où elle participe, comme peintre et comme poétesse, aux mouvements d'avant-garde artistiques qui animent la capitale russe. Elle se passionne pour les idées politiques libérales qui agitent la Russie de l'époque et adhère au parti socialiste-révolutionnaire. Éluë maire d'Anapa elle fait preuve d'énergie et de courage pour protéger sa population durant la guerre civile. Contrainte finalement à émigrer elle arrive en France où elle aura trois enfants de deux mariages successifs. Elle qui, à 14 ans, avait conclu à l'inexistence de Dieu devant la mort « injuste » de son père, revient progressivement à la foi chrétienne qu'elle ne conçoit pas autrement que comme un engagement actif dans le monde au service du prochain. Sa prise d'habit monastique concrétise cet engagement, et plutôt que dans le silence d'un couvent, son évêque l'envoie dans « le désert des cœurs humains ». Elle fonde plusieurs cantines et foyers pour nourrir et accueillir des émigrés russes tombés dans la misère. Lorsque survient la guerre et l'occupation, elle s'engage pour protéger et sauver des juifs persécutés. Elle parviendra à faire sortir plusieurs enfants du Vél' d'hiv' après la rafle et cache des juifs dans son foyer de la rue de Lourmel à Paris. Dénoncée et arrêtée en même temps que ses proches collaborateurs, dont son propre fils, elle est déportée à Ravensbrück où elle mourra dans la chambre à gaz. Cet engagement lui vaudra d'être inscrite au nombre des « Justes parmi les nations ». La vénération populaire dont elle faisait l'objet a été confirmée par un acte officiel de canonisation par l'Église orthodoxe en 2003.

Je voudrais vous parler de mère Marie, notre nouvelle sainte. Je dis « notre » parce qu'elle nous est très proche : elle a vécu et travaillé tout près d'ici, dans des conditions et un contexte proches des nôtres. Elle est vraiment membre de notre Église locale, elle a accompagné sa fondation, on peut dire qu'elle est, avec beaucoup d'autres, l'une des fondatrices de notre Église ici, en France. Sa vie et son œuvre sont très riches et s'inscrivent de façon très forte dans son époque, pleine de bouleversements. De bouleversements historiques d'abord : elle a vécu la révolution russe et deux guerres mondiales, et les a vécues de façon active. Membre du parti socialiste-révolutionnaire, opposé aux bolcheviks, elle a préparé des attentats contre Lénine et Trotski. Pendant la guerre civile, élue maire de sa ville natale Anapa, elle n'a pas quitté son poste lors des prises successives de la ville par les armées rouge et blanche et a risqué sa vie pour protéger ses concitoyens. Pendant la seconde guerre mondiale elle a accueilli et protégé des juifs persécutés.

Mais cette époque est marquée aussi par des bouleversements culturels, et la future mère Marie a participé, dans les cercles littéraires des symbolistes russes, à la révolution esthétique connue sous le nom d'« âge d'argent » de la poésie russe. Plus tard, dans l'émigration, elle a participé au formidable renouveau spirituel et théologique, jouant un rôle actif dans les cercles philosophico-religieux organisés par Berdiaev, ou encore le père Serge Boulgakov – son père spirituel. Ces cercles ont fini par se réunir rue de Lourmel, dans le foyer qu'elle avait fondé pour accueillir des émigrants russes sans ressources. Ainsi ce foyer n'était pas seulement un endroit où on pouvait trouver un toit et du pain, mais aussi un centre de réflexions et de discussions

passionnées sur les questions éternelles et actuelles de la pensée russe dans ses dimensions théologiques, philosophiques et culturelles.

La vie de mère Marie et l'histoire de sa vocation monastique sont plus ou moins connues – je rappellerai juste au passage quelques faits parmi les plus marquants. Mais je voudrais me concentrer surtout sur sa pensée théologique et son incarnation artistique pour parler de la spiritualité de mère Marie que le métropolite Antoine de Souroge appelait – bien avant la canonisation – « une sainte de notre temps ». Beaucoup de personnes en effet, à Moscou, à Paris, à Londres, la vénéraient comme sainte depuis longtemps, et justement comme une sainte qui a une très grande proximité avec nos propres interrogations, notre propre recherche.

Je voudrais que nous essayions de réfléchir tous ensemble, à partir de ses multiples œuvres et de quelques citations, en quoi cette femme est vraiment une sainte de notre temps, comment elle répond à nos besoins et nous aide à résoudre nos problèmes. Je vais me concentrer sur trois points qui me paraissent fondamentaux : d'abord, sur la tonalité eschatologique de sa pensée ; ensuite, sur sa vocation maternelle, biologique et spirituelle, qu'elle a accompagnée d'une méditation à la fois profonde et très concrète sur la maternité ; enfin, je voudrais montrer comment elle réunit en sa personne à la fois Marthe et Marie.

I. L'eschatologie de mère Marie

Un premier mot-clé pour caractériser la pensée théologique de mère Marie est donc l'eschatologie : elle parle du « visage de feu du christianisme »¹, d'un christianisme des temps derniers, renouvelé, d'une Église libérée des complications mondaines. Mère Marie suit ici toute la tradition culturelle et philosophique de la pensée russe qui, comme elle l'écrit, « a depuis toujours été eschatologique... méditant sur les destinées ultimes de l'homme et du monde »² (je cite son article « Les Penseurs », où elle analyse l'œuvre de plusieurs grands écrivains russes : Dostoïevski, Khomiakov, Soloviev, les poètes Ivanov et Belyï...).

Pour constater cette dimension eschatologique de sa pensée il suffit de jeter un coup d'œil sur les titres de ses articles – dont certains sont traduits en français par Hélène Arjakovsky-Klépinine dans le recueil « Le sacrement du frère » : « La guerre comme révélation », « Naissance dans la mort », « Sous le signe de la fin » – ou de se souvenir de quelques images de son dernier mystère « Les Sept Coupes », récemment mis en scène par les jeunes de l'ACER-MJO. À travers tous ses écrits elle parle de la ruine et de la transfiguration du monde. Elle a vu la perte de la Russie ancienne et voit l'Europe ancienne se perdre de la même façon, mais en même temps le christianisme se libère et se transfigure. L'humanité se retrouve face à un choix : soit s'enfermer dans « l'ancien », dans ce qui est habituel, connu, soit « donner son âme pour ses amis » et « suivre le Christ jusqu'au Golgotha qui lui est destiné »³ (*Le second commandement de l'Évangile*, in Mère Marie Skobtsov, *Le sacrement du frère*, Cerf / Le Sel de la terre, 2001, p. 144).

Il est étonnant de voir à quel point cette idée se retrouve à travers les événements de sa propre vie. Dès le début elle a comme pressenti l'issue, et le sommet, de son chemin de croix personnel, de son sacrifice volontaire. Dans un de ses poèmes de jeunesse, alors qu'elle mène encore une existence paisible au bord de la mer Noire au milieu des vignes de son père, grand propriétaire terrien, elle écrit : « ma fin est une fin de feu »⁴.

Ce pressentiment de sa propre fin s'accompagne de la conscience de la catastrophe qui approche – d'abord la catastrophe russe, ensuite la catastrophe mondiale.

¹ « огненный лик христианства »

² « испокон веков была эсхатологична... размышляя о конечных судьбах человека и мира »

³ « отдавая души свои за други своя идти по стопам Христовым на нам предназначенную Голгофу »

⁴ « конец мой, конец огнепальный »

Bien sûr, elle s'inscrit ici dans toute la tonalité de la pensée russe du début du XX^e siècle, si fortement eschatologique. On peut se souvenir par exemple du poète Alexandre Blok, qui était un grand ami de la jeune Élisabeth, la future mère Marie, et dont la poésie est pleine d'images catastrophiques de la fin du monde, d'un monde qui est devenu « effrayant » (c'est le titre d'un de ses recueils). Mère Marie voit dans ce poète l'incarnation de la Russie, et de sa perte prochaine, et lit sa poésie comme l'annonce prophétique de cette perte. Mais, à la différence du pessimisme total de Blok, elle voit dans la catastrophe le signe du temps nouveau qui vient bouleverser et transfigurer le monde ancien.

Ce pressentiment eschatologique trouve une nouvelle confirmation dans l'émigration, où il est partagé par toute une génération de philosophes, de poètes, de Russes de toutes professions et toutes conditions. Même si leur lieu d'exil est cette Europe qu'ils voient comme le centre du monde, il est souvent comparé par ces émigrés à un désert, un monde étranger où ils se trouvent sans moyens et sans avenir. Son expérience de l'exil, de la guerre, de la révolution, son souci non seulement pour ses proches, mais aussi pour chaque émigré qu'elle rencontrait, a donné une impulsion particulière à sa vision eschatologique. On l'entend par exemple à travers sa poésie, qui est, parmi ses nombreux écrits, le témoignage peut-être le plus intime et le plus touchant de son expérience intérieure.

Pour tous les émigrants l'exil est une petite mort. Mais pour mère Marie plus particulièrement il semble que la mort l'accompagne tout au long de sa vie. Sa mère raconte qu'elle a failli mourir à sa naissance. Plus tard elle n'a manqué que de peu d'être arrêtée et fusillée par les bolcheviks. Ensuite, jugée par les blancs pour être restée à son poste de maire sous l'armée rouge, elle est passée à nouveau tout près de l'exécution. Mais la mort semblait la garder pour son dernier sacrifice, volontaire, dans le camp de concentration.

La vie de l'émigré est donc une vie amoindrie, un peu fantomatique, une petite mort comme je disais, et elle lui donne un nouveau regard sur les choses. Bien sûr, mère Marie n'est pas la seule à discerner cela, mais elle condense et exprime de façon forte dans ses œuvres toute l'expérience de l'émigration russe (par exemple dans sa pièce « Les Sept Coupes »). Le pressentiment de l'apocalypse est assez général dans l'émigration, et mère Marie écrit dans son article « Sous le signe de la fin » : « Quiconque n'est pas aveugle voit que notre époque se perd, quiconque n'est pas sourd entend l'écho du tremblement de terre qui approche. » Et quand arrive la seconde guerre mondiale ce n'est plus de pressentiment qu'il s'agit, mais c'est l'apocalypse en train de se réaliser sur terre. Mère Marie souligne le caractère particulier, apocalyptique, de la seconde guerre mondiale qui marque la mort de l'Europe : « Au milieu du monde européen confortablement ordonné se trouve maintenant un cercueil »⁵ (*Réflexions sur les destins de l'Europe et l'Asie*).

Et c'est cette époque sinistre, athée, qui s'est éloignée bien loin de l'idéal chrétien, que mère Marie appelle « chrétienne par excellence ». Elle écrit : « Je sais de tout mon être qu'à cette minute Dieu visite le monde. » C'est ainsi que la guerre peut devenir révélation.

Il y a, dans la guerre, quelque chose qui peut faire dresser l'oreille à certains, quelque chose qui, au milieu du fracas des canons, du crépitement des mitrailleuses, des plaintes des blessés, se fait soudain entendre : la lointaine trompette annonciatrice de l'Archange. [...]

La guerre, en vérité, c'est l'aile de la mort qui plane sur le monde. C'est aussi, par là même et pour des milliers d'hommes, la porte ouverte sur l'éternité, la remise en cause de l'ordre bourgeois, du petit confort et de la stabilité. La guerre est un appel. La guerre est ce qui nous ouvre les yeux.

(*La guerre comme révélation*, in *Le sacrement du frère*, p. 259 ; 261)

⁵ « в благоустроенном европейском мире стоит сейчас гроб »

Par ce paradoxe (eschatologique par excellence : la fin des temps annonce le début de la vie nouvelle) mère Marie exprime sa vision de l'avenir de l'Église. L'apocalypse permet de naître à une Église eschatologique qui trouve dans l'exil les meilleures conditions pour son existence parce qu'elle y trouve une liberté inconnue. Pour mère Marie la période synodale – avant la révolution – est une période de stagnation pour l'Église, mais cette Église figée, presque morte⁶, appartient au passé. Dans l'émigration la position de l'Église est semblable à celle de l'Église ancienne, encore inconnue du monde, qui n'est pas encore liée par la « tradition », la « lettre », le ritualisme obligatoire. Mère Marie écrit : « Le chrétien se trouve devant la destruction : tout brûle... Il ne reste que Dieu, l'homme, l'éternité et l'amour. »

Malgré tout ce qu'il a perdu l'émigré possède une chose qu'il n'a jamais connue dans la même mesure dans son pays natal : la liberté. La liberté trouvée dans ces nouvelles conditions eschatologiques donne, d'après mère Marie, des possibilités tout à fait exceptionnelles pour construire une nouvelle Église. Elle y consacre des pages passionnantes. Comment la caractérise-t-elle ? La liberté est « un don terrible », elle est aussi une mission (« nous sommes appelés à la liberté »). L'émigré, qui a la possibilité de garder et de manifester cette liberté, a encore pour mission de ramener sur sa terre natale cet esprit « libre, créatif, audacieux ».

Cette vocation exige le renoncement à soi-même. Selon mère Marie, la liberté « dévastatrice » exige un renoncement christique (c'est pourquoi précisément elle est un « don terrible »). Son grand ami Berdiaev, un autre philosophe de la liberté, parle de la « charge et du poids de la liberté ». Cette charge est pour tous deux une exigence urgente de la vie ecclésiale : « L'Église est le règne de l'amour et de la liberté, elle est l'unité de l'amour et de la liberté »⁷.

[...] Notre émigration ne se justifie d'un point de vue religieux que si elle se tient fermement sur le terrain de la liberté spirituelle, si elle ne succombe pas à la tentation des religions idolâtres contemporaines, si elle porte à travers ses tribulations une foi indéfectible en l'homme, en sa ressemblance divine, en la valeur primordiale et incomparable de la personne humaine. Nous savons combien la liberté religieuse a été opprimée par le passé, opprimée par des forces extérieures au christianisme. Nous pouvons affirmer avec une quasi-totale assurance qu'en Russie, sous n'importe quel régime, des Solovki seront créés pour la liberté religieuse. C'est pourquoi nous sommes particulièrement enclins à considérer ce don de la liberté que nous avons reçu comme quelque chose de tout à fait exceptionnel et providentiel, et chérissons cette liberté plus que tout bien-être matériel, tout attachement extérieur, tout enracinement. Nous devons donc, premièrement, défendre fermement et courageusement notre liberté chrétienne contre les attaques menées délibérément, comme contre celles menées par ignorance. Et deuxièmement, nous devons nous montrer dignes de notre liberté, c'est-à-dire la remplir de la plus grande tension créatrice, brûler du plus authentique feu spirituel, la convertir en action, en œuvre inlassable de l'amour.

(La veille pour la liberté)

La liberté se réalise ainsi, et prend tout son sens, dans l'action, dans les plus petites choses dans lesquels se réalise mystérieusement ce qu'il y a de plus grand. Nous voyons à quel point la pensée de mère Marie, d'une grande ampleur intellectuelle, repose sur la réalisation pratique la plus concrète. Elle le répète dans la plupart de ses articles des années trente : « Je ressens très fortement que l'action la plus simple est plus importante que la plus remarquable théorie »⁸.

C'est ainsi que, devenue moniale, elle fonde l'« Action orthodoxe » – le nom est révélateur.

⁶ « омертвеляя »

⁷ « Церковь есть порядок любви и свободы, единства любви и свободы »

⁸ « я очень остро чувствую, что любое простое дело... важнее чем самая замечательная теория »

La pensée de mère Marie n'est jamais abstraite : si sa pensée est d'une ampleur universelle, elle parle toujours de ce qu'elle connaît, de sa propre expérience. Si elle parle de l'eschatologie, c'est parce qu'elle est passée par une eschatologie personnelle, elle a connu « son Golgotha », une succession de Golgotha tout au long de sa vie, avec l'exil, avec la mort de sa fille de quatre ans (elle a écrit à ce propos : « enterrer son enfant, c'est comme mourir soi-même »), avec la trahison quand une des femmes qu'elle avait accueillies à Lourmel l'a dénoncée aux Allemands, et bien sûr, avec la chambre à gaz. Par sa pensée elle touche aux destinées ultimes de l'univers mais elle en parle comme de quelque chose qu'elle connaît de l'intérieur. De la même façon elle a vécu l'Église déjà transfigurée dans sa propre expérience intérieure, c'est pourquoi elle a parlé de l'Église eschatologique avec une telle assurance, et a appelé chacun à y participer.

Sa théologie est incarnée dans la vie la plus quotidienne, elle s'exprime à travers une expérience et des exemples connus de chacun, et qui trouvent chez le lecteur un écho très vivant. C'est ainsi, à travers des paroles toutes simples, qu'elle explique sa vocation qui l'a amenée en 1932 à devenir moniale. Cette vocation est celle de la *maternité*, qui caractérise son attitude par rapport au monde, par rapport à chacun, au premier venu.

II. La maternité

« Mon attitude à leur égard est de les réchauffer, de les adopter comme mes enfants »⁹. Mère Marie ne parle pas ainsi d'orphelins, mais de vagabonds et d'ivrognes avec lesquels elle passait des heures la nuit dans les rues et les cafés parisiens, et qu'elle essayait de convaincre d'abandonner la bouteille. La plupart des ces gens venaient ensuite à Lourmel, où chacun trouvait non seulement un repas et un logement, mais aussi un mot de consolation et d'encouragement. Souvent mère Marie a pu leur trouver un travail grâce à ses nombreuses connaissances (la moniale russe à lunettes, avec de grandes bottes et souvent lourdement chargée était bien connue dans divers milieux parisiens).

Elle parle de cette attitude maternelle face au monde dans la plupart de ses articles des années trente (en particulier dans « Mystique des relations humaines » ou dans « Le second commandement de l'Évangile »). Elle en parle dans des termes tout à fait étonnants : pour elle chaque rencontre est « une rencontre avec l'icône incarnée de Dieu dans le monde »¹⁰, car « chaque homme est vraiment l'image de Dieu, l'image du Christ, l'icône du Christ »¹¹; « notre relation avec le monde, dans la personne de chaque individu isolé, est, nous le savons, une relation avec l'image de Dieu. En contemplant l'image nous touchons au prototype, nous entrons en relation avec Dieu »¹². C'est ainsi que la relation à l'homme amène à la relation à Dieu.

Le visage humain, aussi déformé soit-il, reste le visage du Christ qui peut être « restauré ». Beaucoup ont ainsi été « restaurés » par elle, libérés des asiles de fous où ils se trouvaient parce qu'ils ne savaient pas parler français (comme Anatolij Vichkovski devenu ensuite cuisinier du foyer de Lourmel), ou libérés lorsqu'ils se trouvaient retenus par la police, voire même libérés de prison – sur la recommandation de l'étrange moniale qui avait ses entrées à la mairie du XV^e.

Son expérience et sa sensibilité maternelles sont perceptibles dans son article « Naissance et mort ». Pour faire comprendre et sentir la vie après la mort, elle compare notre vie terrestre à celle de l'enfant dans le sein de sa mère. Pour lui la naissance est comme une mort. C'est une douleur et une souffrance, un passage dans un monde inconnu ; il ne sait pas qu'il entre en fait dans une vie plus pleine et entière. De la même façon, notre mort est un passage douloureux vers une vie nouvelle.

⁹ « У меня к ним отношение такое – обогреть, усыновить »

¹⁰ « встреча с воплощенной иконой Бога в мире »

¹¹ « каждый человек.. действительно образ Божий, образ Христов, икона Христова »

¹² « общаясь с миром в лице каждого отдельного человека мы знаем, что общаемся с образом Божиим, и созерцая образ соприкасаемся с первообразом: общаемся с Богом »

Mère Marie trouve le fondement théologique de cette vocation maternelle dans l'image de la Mère de Dieu. Toute une série d'articles tournent autour du thème de « l'imitation de la Mère de Dieu », qui est un de ses thèmes constants.

La *com-passion* de la Mère de Dieu qui partage pleinement les souffrances de son Fils au pied de la croix, qui accepte dès son enfantement son propre chemin de croix, c'est pour mère Marie le prototype des relations humaines. L'humanité doit suivre cette voie de l'adoption filiale. « C'est justement dans cette voie de la maternité divine que nous devons chercher la justification et le fondement de notre espérance, que nous devons trouver le sens religieux et mystique de la relation humaine authentique, sens qui sinon nous glisse entre les doigts »¹³.

Cette *com-passion* de la Mère de Dieu est participation réelle dans la Passion de son Fils – mais aussi dans toutes les passions de l'humanité : « Elle continue à participer, à co-ressentir, à com-patir à chaque âme humaine, comme alors, sur le Golgotha »¹⁴.

Mère de l'humanité divine – l'Église – elle est, aujourd'hui encore, transpercée par les souffrances du corps du Christ, par les souffrances de chacun des membres de ce corps. Autrement dit, les croix innombrables que l'humanité hisse sur ses épaules pour suivre le Christ se transforment en autant d'épées qui, éternellement, transpercent son cœur de mère. Marie continue à compatir, à souffrir avec toute âme humaine, comme au jour du Golgotha. C'est là le plus important. La Mère de Dieu sera toujours avec nous sur notre chemin de croix. Elle se tient tout près de nous ; chacune de nos croix est son épée.

(De *l'imitation de la Mère de Dieu*, in *Le sacrement du frère*, p. 185)

Il existe un témoignage tout à fait bouleversant de cette théologie mariale : la dernière icône de mère Marie, brodée à Ravensbrück. La broderie elle-même a malheureusement disparu, mais une icône a été peinte après la guerre d'après les descriptions des compagnes de mère Marie. Elle représente la Mère de Dieu qui tient dans ses bras son Fils, enfant et déjà crucifié. Mère Marie écrit dans son article « De l'imitation de la Mère de Dieu » que le plus important est de ressentir ce qu'est le Golgotha pour la mère. Selon les paroles évangéliques « une épée transpercera [son] âme ». Cette épée est la croix de son Fils. Et aujourd'hui, alors que selon mère Marie c'est l'humanité tout entière qui monte au Golgotha, la *com-passion* de la Mère s'étend à toute l'humanité. Il s'agit donc avec cette dernière icône d'une vision de l'humanité crucifiée, et de la relation maternelle de la Mère de Dieu que nous sommes appelés à imiter.

Mère Marie voit cette humanité crucifiée dans les juifs, les orthodoxes, les catholiques, les protestants réunis dans les mêmes camps. La lutte du nazisme contre Israël est en même temps une lutte contre le christianisme, et d'après mère Marie ce n'est pas un acte politique, ni un jeu du hasard, mais le signe de la fin des temps, la réalisation de la prophétie de l'apôtre Paul, et qui est un des motifs de sa poésie : « il n'y a plus ni Juif ni Grec ».

De nouveau, nous remarquons à quel point mère Marie ne parle pas « selon la philosophie et les formulations théoriques, mais de façon très intime, personnelle, directe à partir de l'expérience de nos petites vies »¹⁵, d'où le poids de sa parole. Et si au XIX^e siècle la pensée philosophique et religieuse russe a atteint son sommet, « le but de notre temps », dit mère Marie,

¹³ « Именно на этом богоматеринском пути надо искать оправдания и обоснования наших чаяний, найти религиозный и мистический смысл подлинного человекообщения, который вне его как-то ускользает от нас »

¹⁴ « Она продолжает со-участвовать, со-чувствовать, со-страдать каждой человеческой душе, как в те дни на Голгофе »

¹⁵ « не в порядке философии и теоретических выкладок, а очень интимно, лично, непосредственно из опыта наших маленьких жизней »

est de faire de ces « jalons essentiels de la pensée religieuse russe, de ces mots devenus à nouveaux sacrés – la conciliarité et la divino-humanité – des jalons pratiques ».

Ce chemin passe pour elle par un changement dans le rapport aux autres, qui doit devenir « un véritable et profond office religieux », « une liturgie hors du temple ». Elle parle de l'ecclésiologisation de la vie, de « la perception du monde entier comme d'un unique temple, décoré d'icônes qu'il convient de vénérer, qu'il convient de respecter et d'aimer parce que ces icônes sont d'authentiques images de Dieu sur lesquelles repose la sainteté du Dieu vivant »¹⁶. Et elle conclut : « Une telle approche du monde et de l'homme permet seule d'unifier une nature aujourd'hui fragmentée et chaotique »¹⁷.

III. Marthe et Marie

« À la recherche de la synthèse » – c'est ainsi qu'est intitulé l'article où mère Marie expose ces idées. Cette aspiration à la synthèse est une des dominantes de sa pensée et de son action qui se définissent et s'accomplissent l'une par l'autre.

On oppose souvent l'action et la contemplation : pour mère Marie les deux sont indissociables. La contemplation est vide sans l'action. L'« Action orthodoxe », l'aide réelle à son prochain s'accompagne d'une pensée théologique riche et profonde, qui s'inscrit parfaitement dans la tradition de la pensée russe. Théologie qu'Olivier Clément définit comme une théologie de la rencontre, ou encore comme « le sacrement du frère », le sacrement que l'on remarque le moins, auquel on prête le moins d'attention, et que mère Marie nous rappelle avec force à travers l'exemple de toute sa vie.

Toute sa vie à partir de sa conversion au Christ, et d'une certaine façon même avant, mère Marie est en contemplation du mystère de la Croix, sa dernière broderie en est un témoignage marquant. Mais cette contemplation n'est pas statique. Elle est imitation, contemplation en acte ; mère Marie se donne aux autres comme le Christ s'est donné.

On sait bien que cette imitation, mère Marie la mène jusqu'au bout, elle qui a été trahie par celle qu'elle avait accueilli, meurt à la place d'une autre un Vendredi saint.

Il n'y a pas besoin de commentaires. Ici, ce sont les événements de sa biographie qui parlent – et tout au long de sa vie son action est son meilleur avocat contre toutes les accusations de transgression de toutes sortes de « normes » dont elle a souvent fait l'objet. À la fois, l'action est indissociablement liée dans son cas avec sa réflexion, grâce à laquelle nous avons aujourd'hui une véritable théologie de la rencontre – ou une théologie de la vie : un chemin de sainteté qui apparaît comme tout à fait possible dans notre temps. Car tout ce qu'elle a fait est, dans un sens, tout à fait extraordinaire, mais reste parfaitement accessible à chacun. Rien ne dépasse les forces humaines mais tout demande leur tension maximale. Chacun peut accomplir ce à quoi elle nous appelle : accepter notre liberté comme « un don terrible », accueillir le prochain comme une mère son enfant, jusqu'à sacrifier ce qui nous est le plus cher. Ce chemin est dur, mais jamais impossible. Chacun de nous est appelé à la sainteté, nous le savons bien en théorie, nous l'acceptons comme un idéal, mère Marie le transforme en une réalité, la plus profonde, et en une réalité de notre temps. La sainteté peut tout simplement devenir la vie et embraser les autres.

¹⁶ об « ощущении всего мира как единого храма, украшенного иконами, которым надлежит поклоняться, которые надлежит чтить и любить потому что эти иконы – подлинные образы Божии, на которых почитает святость Бога живого »

¹⁷ « При таком подходе к миру и человеку становится возможным слияние раздробленного и хаотического ныне естества »

En conclusion

Je soulignerai peut-être encore une fois la « modernité » de son langage : vivant, imagé, il s'adresse à nous, il nous parle. Mère Marie avait l'habitude de parler avec toutes sortes de gens, elle avait le « charisme de la parole », comme se souvient son ami K. Motchoulski. De façon étonnante, même dans ses écrits, ce n'est jamais un monologue car il semble qu'elle nous laisse un espace pour répondre, pour réfléchir avec elle. Elle ne cherche pas à enseigner. Sa parole n'est pas une parole édifiante (même si elle l'est en fin de compte – on apprend beaucoup grâce à elle). Mais tout d'abord elle nous invite à dialoguer. Le dialogue est une des formes qu'elle a le plus utilisée dans ses écrits – pas seulement dans sa dramaturgie où la forme elle-même s'y prête, mais aussi dans ses articles où elle imagine, par exemple, une discussion entre Khomiakov, Dostoïevski, Soloviev, autour des questions éternelles de la culture russe. Et ce sont des débats passionnés et acharnés.

Il y a toujours cette dimension ouverte dans ses écrits, cette invitation à la discussion, cette possibilité de prolonger, de revenir, de réfléchir à nouveau à ce qu'elle nous propose.

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN et Vladimir VICTOROFF

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	36,00 €	69,00 €
Europe + TOM	41,00 €	86,00 €
Autres pays	48,00 €	98,00 €

Commission paritaire : 1106 G 80948

C.C.P.: 21 016 76 L Paris

ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

Tarifs PAR AVION sur demande
